

recte. Mauriac prend le lecteur par la main, l'accompagne chez le libraire, lui fournit tous renseignements. Il y a là un sujet d'enquête : est-ce le rôle du critique — ou du chroniqueur — de nommer l'éditeur, d'insister pour que le public ait toute possibilité de se procurer le livre qu'il recommande? Sous la plume de M. François Mauriac, lui-même toute mesure, ne souhaiterait-on pas plus de discrétion?

Mais il faut retenir ceci, qu'un romancier consacré — et très justement, l'œuvre de Mauriac est une des plus belles de ce temps — n'a pas hésité à lancer un nouveau romancier. On souhaite que M. Jean-Alexis Néret mérite un éloge venu de si haut.

## §

La presse du Centre a relaté, dans le compte-rendu des *Assises du Régionalisme Nivernais*, que MM. les congressistes avaient émis un vœu tendant à substituer au mot « folklore » celui de « traditionisme ». Motif : « folklore » est malaisé à prononcer pour une bouche française, paraît-il. Quel est là-dessus l'avis de M. Ad. Van Gennepe?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

**Pierre-Octave Ferroud.** — Un accident d'automobile, l'éclatement d'un pneumatique, sur une route de Hongrie, alors qu'il revenait de faire une conférence à Debrecen — a causé, le 17 août dernier, la mort de Pierre-Octave Ferroud, l'un des musiciens français les plus connus parmi la génération d'après la guerre. Né le 6 janvier 1900 à Chasselay, près de Lyon, fils de médecin, lui-même licencié ès sciences, Ferroud sentit naître tôt, auprès d'une mère qui avait été une très bonne élève de Marmontel, la vocation musicale. Admirablement doué, peut-être eût-il fait une carrière de virtuose si une luxation du poignet, due à un retour de manivelle d'automobile ne l'avait, en 1917, condamné à des ménagements qui ne l'empêchèrent d'ailleurs point de devenir un excellent pianiste. L'organiste de la primatiale Saint-Jean, Edouard Commette, fut son premier maître d'harmonie. Et puis, à Strasbourg où il fut incorporé

au 6<sup>e</sup> régiment d'Infanterie coloniale, il reçut les leçons de Josef-Marie Erb et de Guy Ropartz, appelé quelques mois plus tôt à la direction du Conservatoire. Même fortune lui échoit à son retour dans sa ville natale : Florent Schmitt vient d'y être nommé Directeur du Conservatoire, et bientôt, malgré la différence des âges, le jeune auteur de *Trois pièces pour flûte* et d'une *Sarabande*, rapportées de Strasbourg, et le maître glorieux du *Psaume* et de *La Tragédie de Salomé* sont unis par les liens d'une amitié que les années, en passant vont resserrer encore. A vrai dire, Ferroud qui, à Lyon, est l'élève de G.-M. Witkowski pour la composition, n'est pas celui de Florent Schmitt, mais il est au vrai sens du mot son disciple, et quelques années plus tard, il publiera chez Durand un volume : *Autour de Florent Schmitt*, plein de faits et de vie.

En 1932, Ferroud quitte Lyon, vient à Paris, et se marie. Il a en portefeuille, outre les pièces pour flûte et la *Sarabande*, une suite de quatre croquis pour le piano, *Au Parc Monceau*, qui est une sorte de petite symphonie non point pastorale, mais urbaine, dont le *Chat jouant avec les moineaux* est le premier mouvement, *Le Banc* l'andante, *Nonchalante* le scherzo, et *Bambine* l'allegro final, traversé par l'écho d'une valse venu d'une maison voisine. *Au Parc Monceau* fut orchestré par l'auteur en 1925 et, depuis, très souvent exécuté dans les concerts symphoniques tant en France qu'à l'étranger. *Prélude* et *Forlane*, dédiés à Florent Schmitt, furent composés en 1922. Du même temps datent deux ouvrages bien caractéristiques du talent de Ferroud : *Foules* et *Types*. *Foules*, qui existe sous la forme d'une partition d'orchestre et d'une transcription pour le piano à quatre mains, est une vaste composition qui participe à la fois de l'allegro initial et du finale d'une symphonie, une pièce point descriptive, mais évocatrice, où l'on sent vibrer l'âme collective d'une ville, où la musique traduit la pulsation du monde, Point de développement littéraire; rien qui définisse nettement telle cité plutôt que telle autre; aucune allusion au folklore de tel pays — mais quelque chose de plus large, et d'une vérité générale et humaine. Tout au contraire, *Types* vise à donner aux silhouettes croquées un caractère bien défini; voici le « Vieux

beau », dont l'épigraphe, empruntée à Molière, se trouve fort spirituellement commentée par une musique pleine d'intentions satiriques. Arnolphe a vieilli, mais Agnès a tant rajeuni qu'elle n'est plus qu'une « gamine charmante ». Le deuxième type est celui de la « Bourgeoise de qualité », et c'est Paul-Jean Toulet qui la définit : « A-t-elle toujours l'air d'une belle armoire en cœur de noyer, pleine de linge et des plus solides parfums? » Un mouvement de valse, un rien gourmé, pincé, un peu trop appuyé, des modulations précieuses, inattendues. Cette bourgeoise cacherait-elle sous ses apparences si « rangées » un tempérament de feu? Et puis voici le *Businessman* — dont l'épigraphe est encore du meilleur Toulet : « L'argent est une troisième main... » Rien en vérité ne convenait mieux à l'homme d'affaires et à la pièce de piano; trois mains ne seraient peut-être pas de trop pour en venir à bout, mais la dédicataire, Mme Hélène Pignari, a cependant prouvé que deux mains habiles y suffisaient.

En 1924, les ballets suédois de Rolf de Maré donnent *Le Porcher*, écrit par Ferroud sur des thèmes scandinaves, et que danse Jean Borlin; en 1925, il publie *A contre-cœur*, recueil de trois mélodies sur des poèmes de Franc-Nohain, Jean Cocteau et René Kerdyk, pièces facétieuses où la plaisanterie musicale illustre, en marge, les calembours du texte littéraire. Deux ans plus tard, ce sont *Cinq poèmes de Toulet* que Ferroud met en musique. Entre Toulet et Ferroud, l'accord est complet. Le raffinement de l'harmonie — et de l'orchestration, où les bois tiennent le rôle essentiel — cette sorte de clair-obscur traversé soudain par le jaillissement d'un trait, cette mélancolie dans l'humour, marquent la parenté du poète et du musicien.

1927 est pour Ferroud une année d'abondance : avec les *Cinq poèmes de Toulet*, il donne en effet sa *Sérénade*, symphonie en miniature, écrite sur le plan de la mozartienne *Nachtmusik*, pour orchestre réduit, — et puis la *Marche*, insérée dans *L'Eventail de Jeanne*, et puis encore un opéra-bouffe, *Chirurgie*. *L'Eventail de Jeanne* était un ballet, réunissant dix compositeurs et qui, après avoir été dansé pour la première fois chez Mme Jeanne Dubost, fut monté à l'Opéra par M. Jacques Rouché qui, quelques années plus tard, devait

accueillir *Jeunesse*. Quant à *Chirurgie*, c'est, d'après Tchekov, et sur un livret de Denis Roche et André-G. Block, une « farce odontalgique », l'histoire d'un sacristain dont la fluxion dentaire ne guérira qu'après l'avulsion d'une dent saine, précédant l'extraction de la dent cariée par un dentiste d'occasion. La musique est résolument parodique : nous sommes en Russie et ce sont les bateliers de la Volga qui tirent le davier, — mais c'est bien là l'unique allusion au folklore russe dans cette partition débridée, où la percussion tient un rôle de premier plan. De cet opéra-bouffe, Ferroud a tiré une suite d'orchestre qui eut au concert le plus vif succès et vengea l'escamotage au théâtre; elle fut même bissée quand Pierre Monteux la donna à l'Orchestre Symphonique de Paris en février 1930.

Une *Sonatine pour piano*, une *Sonate pour piano et violon* en 1928 — marquent la volonté constructive de leur auteur; l'écriture en est dépouillée, et on lui a reproché d'y laisser voir plus d'intelligence que de sensibilité. A ce grief, répété à propos des *Trois poèmes* de Paul Valéry, publiés l'année suivante (*le Vin perdu*, *les Pas* et *l'Abelle*), la *Symphonie en la*, exécutée sous la direction de Pierre Monteux le 8 mars 1931, allait répondre. Florent Schmitt, en rendant compte dans son feuilleton du *Temps*, y voyait non seulement le chef-d'œuvre de Ferroud, mais encore le chef-d'œuvre de la jeune école française.

Les ouvrages que Ferroud donna dans la suite n'ont fait que confirmer cette opinion favorable : *Jeunesse*, à l'Opéra en mai 1933, apparut comme une partition d'une rare habileté, et pleine de malice, de puissance aussi, tandis que la *Sonate pour violoncelle et piano*, le *Trilo pour anches* (donné en janvier 1934), les *Trois chœurs de femmes* (Triton, janvier 1933), laissaient voir, sous la même habileté et la même concision volontaire, une émotion pudiquement contenue, et qui se montrait plus nettement encore dans les *Trois poèmes de Goethe*, qui furent chantés pour la première fois, à Berlin même, par Mme Lotte Schoene. Enfin, cet hiver même, au Triton, Ferroud donnait un limpide *Quatuor à cordes*, qui, après un scherzo d'une vivacité charmante, laissait deviner ce que Ferroud s'appliquait jusqu'alors à cacher : une sen-

sibilité profonde, et qui se serait exprimée mieux encore si la mort n'avait clos prématurément la liste déjà longue de ses ouvrages.

Pauvre Ferroud! Il était si plein de vie et d'entrain qu'il semblait être de ceux qu'une grâce du destin met à l'abri des embûches semées sur nos chemins. Il allait, plein de projets et de confiance. Il entraînait la réussite par sa conviction même. Il avait créé cette jeune société *Le Triton* qui a rendu déjà, en trois ou quatre ans, tant de services et si éminents à la jeune musique européenne, qui a fait pénétrer en France les meilleures productions de l'Europe, et, par voie d'échange, ouvert aux musiciens français une audience plus large. Critique musical à *Paris-Soir*, il tenait sa rubrique avec une ponctualité et une conscience dignes de louanges et, si sa plume s'aiguissait parfois terriblement, au moins gardait-il jusque dans la férocité de certains jugements un constant souci des intérêts de l'art. A Salzbourg, où il se rendait chaque saison — et les lecteurs du *Mercure* ont pu lire récemment ses judicieuses réflexions sur la musique en Autriche — il portait la clarté de la parole française à une chaire qui lui était confiée pour des conférences, durant la saison d'été. Rien de ce qui touchait la musique ne lui était étranger. Hélas! cette vie et cette joie de vivre que dégageait sa personne, c'est maintenant dans ses œuvres qu'il les faudra chercher...

RENÉ DUMESNIL.

### ARCHÉOLOGIE

A. Donnadieu : *La Côte d'Azur, de Saint-Raphaël à la Baie de Nice*, Berger-Levrault, Paris. — Edmond Spallkowski : *La Bouille*, Editions Maugard, à Rouen.

M. le docteur Donnadieu, conservateur du Musée Archéologique de Fréjus, membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques, vient de faire paraître un fort volume intitulé : *Paysages de Provence, La Côte d'Azur, de Saint-Raphaël à la baie de Nice*. C'est avec un vif intérêt que l'on suivra l'itinéraire de M. Donnadieu. Qui ne connaît au moins de nom ces endroits dont il nous retrace l'histoire et qu'il sait si bien décrire : Saint-Raphaël, Boulouris, Agay, l'Esterel, De Trayas, la Napoule, Théoule, Cannes, Grasse, les îles de Lérins, de Saint-Honorat, de